

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 54, Number 2, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104506ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104506ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1986). Pages de journal. *Assurances*, 54(2), 339–352.
<https://doi.org/10.7202/1104506ar>

Pages de journal

par

Gérard Parizeau

Nice, 21 février 1983

Je cite beaucoup ce matin, non pas que je veuille allonger mon journal indûment, mais parce que l'opinion d'autrui m'intéresse particulièrement. Voici, par exemple, ce que Châteaubriand, devenu ambassadeur de France à Londres par la grâce de Louis XVIII, a écrit dans *Les Mémoires d'Outre-Tombe*, à propos de l'homme politique anglais, à une époque où nous devons nous préoccuper de lui, puisqu'à la Chambre des Communes, il était notre maître :

339

« En Angleterre, chacun s'exprime comme il peut : l'avocasserie est inconnue : rien ne se ressemble ni dans la voix, ni dans la déclamation des orateurs. On écoute avec patience ; on ne se choque pas quand le parleur n'a aucune facilité : qu'il bredouille, qu'il ânonne, qu'il cherche ses mots, on trouve qu'il a fait *a fine speech* s'il a dit quelques phrases de bon sens. Cette variété d'hommes restés tels que la nature les a faits finit par être agréable ; elle rompt la monotonie. Il est vrai qu'il n'y a qu'un petit nombre de lords et de membres de la Chambre des Communes à se lever. Nous, toujours placés sur un théâtre, nous pérorons et gesticulons en sérieuses marionnettes. Ce m'était une étude utile que ce passage de la secrète et silencieuse monarchie de Berlin à la publique et bruyante monarchie de Londres : on pouvait retirer quelque instruction du contraste de deux peuples aux deux extrémités de l'échelle. »

À côté du *back bencher*, il y a les grands, les forts, les chefs. Châteaubriand a décrit certains d'entre eux ainsi. Je me réfère à nouveau à ses *Mémoires*, parce que l'ambassadeur de France les a vus agir, tandis qu'à la même époque, nous les imaginions ou les subissions de bien loin :

a) « M. Pitt, grand et maigre, avait un air triste et moqueur. Sa parole était froide, son intonation monotone, son geste insensible ; toutefois, la lucidité et la fluidité de ses pensées, la logique de ses rai-

sonnements, subitement illuminés d'éclairs d'éloquence, faisaient de son talent quelque chose hors de ligne.

340 J'apercevais assez souvent M. Pitt, lorsque de son hôtel, à travers le parc Saint-James, il allait à pied chez le roi. De son côté, George III arrivait de Windsor, après avoir bu de la bière dans un pot d'étain avec les fermiers du voisinage ; il franchissait les vilaines cours de son vilain châtelet, dans une voiture grise que suivaient quelques gardes à cheval ; c'était là le maître des rois de l'Europe, comme cinq ou six marchands de la Cité sont les maîtres de l'Inde. M. Pitt, en habit noir, épée à poignée d'acier au côté, chapeau sous le bras, montait, enjambant deux ou trois marches à la fois. Il ne trouvait sur son passage que trois ou quatre émigrés désœuvrés : laissant tomber sur nous un regard dédaigneux, il passait, le nez au vent, la figure pâle.

Ce grand financier n'avait aucun ordre chez lui ; point d'heures réglées pour ses repas ou son sommeil. Criblé de dettes, il ne payait rien, et ne se pouvait résoudre à faire l'addition d'un mémoire. Un valet de chambre conduisait sa maison. Mal vêtu, sans plaisir, sans passions, avide seulement de pouvoir, il méprisait les honneurs, et ne voulait être que *William Pitt*.

Lord Liverpool, au mois de juin dernier 1822, me mena dîner à sa campagne : en traversant la bruyère de Pulteney, il me montra la petite maison où mourut pauvre le fils de lord Chatham, l'homme d'État qui avait mis l'Europe à sa solde et distribué de ses propres mains tous les milliards de la terre.

George III survécut à M. Pitt, mais il avait perdu la raison et la vue. Chaque session, à l'ouverture du Parlement, les ministres lisaient aux chambres silencieuses et attendries le bulletin de la santé du roi. Un jour, j'étais allé visiter Windsor : j'obtins pour quelques schellings de l'obligeance d'un concierge qu'il me cachât de manière à voir le roi. Le monarque, en cheveux blancs et aveugle, parut, errant comme le roi Lear, dans ses palais et tâtonnant avec ses mains les murs des salles. Il s'assit devant un piano dont il connaissait la place, et joua quelques morceaux d'une sonate de Haendel : c'était une belle fin de la *vieille Angleterre*. *Old England!* »

b) « Lord Liverpool n'était pas, comme lord Londonderry, le principal ministre ; mais c'était le ministre le plus influent et le plus respecté. Il jouissait de cette réputation d'homme religieux et d'homme de bien, si puissante pour celui qui la possède ; on vient à cet homme avec la confiance que l'on a pour un père ; nulle action ne paraît bonne si elle n'est approuvée de ce personnage saint, investi d'une autorité très supérieure à celle des talents. Lord Liverpool était fils de Charles Jenkinson, baron de Hawkesbury, comte de Liverpool, favori de lord Bute. Presque tous les hommes d'État anglais ont commencé par la carrière littéraire, par des pièces de vers plus ou moins bons, et par des articles, en général excellents, insérés dans les revues. Il reste un portrait de ce premier comte de Liverpool lorsqu'il était secrétaire particulier de lord Bute ; sa famille en est fort affligée : cette vanité, puérile en tous temps, l'est sans doute encore beaucoup plus aujourd'hui ; mais n'oublions pas que nos plus ardents révolutionnaires puisèrent leur haine de la société dans des disgrâces de nature ou dans des infériorités sociales.

341

Il est possible que Lord Liverpool, enclin aux réformes, et à qui M. Canning a dû son dernier ministère, fût influencé, malgré la rigidité de ses principes religieux, par quelque déplaisance de souvenirs. À l'époque où j'ai connu lord Liverpool, il était presque arrivé à l'illumination puritaine. Habituellement, il demeurait seul avec une vieille soeur, à quelques lieues de Londres. Il parlait peu ; son visage était mélancolique ; il penchait souvent l'oreille et il avait l'air d'écouter quelque chose de triste : on eût dit qu'il entendait tomber ses dernières années, comme les gouttes d'une pluie d'hiver sur le pavé. Du reste, il n'avait aucune passion, et il vivait selon Dieu. »

On était en 1822, bien près du moment où Denis-Benjamin Viger accompagnait les Canadiens, Neilson et Cuvillier, à Londres pour demander la tête de lord Dalhousie. Ils l'obtinrent, ce qui n'empêcha pas celui-ci d'être nommé gouverneur aux Indes par la suite.

Il y fit merveille, tout au moins sous l'angle strictement britannique. En effet, en jouant les rois, les princes et les maharajahs les uns contre les autres, en les convainquant de s'appuyer sur l'armée anglaise plutôt que sur la leur, en invoquant la mauvaise administration dans certains cas, et en distribuant généreusement les prébendes officielles ou officieuses, il parvint à grouper autour de la compagnie

des Indes et de l'Angleterre un assez grand nombre de principautés ou de petits royaumes dans un immense pays divisé.

L'Angleterre reconnut son mérite en lui faisant élever un monument à Calcutta. C'est ainsi qu'après avoir obtenu son renvoi, en se plaçant à leur point de vue personnel, les Canadiens se trouvèrent à faciliter la cohésion du très grand pays qui devint l'Inde sous le régime anglais. L'influence britannique y dura très longtemps, tant que Gandhi, par sa douceur, ses grèves de la faim et son obstination, ne parvint à obtenir l'indépendance complète du pays.

342



« Kadhafi, ce mécène de la mort subite », écrit Édouard Sablier dans *Le Fil Rouge*. Même si on lui prête bien des intrigues sanglantes, auxquelles il n'a pas pris une part directe ou indirecte, le grand ordonnateur lybien en a assez sur la conscience pour justifier le titre. Et dire que ses ressources lui viennent principalement de ce pétrole que Conrad Kiliam avait découvert en Lybie et dont la France n'avait pas voulu, avec une incroyable indifférence, pour ne pas dire davantage. Et, plus tard, pourquoi s'est-elle désintéressée des gisements de la Mer du Nord, alors que le Royaume-Uni et la Norvège n'hésitaient pas à les exploiter à un moment où ils ont permis aux deux pays d'en tirer d'énormes ressources ? Il y avait sans doute dans ce dernier cas une question de bornes territoriales que pouvait ignorer la Norvège.



On organise un voyage oecuménique en juin, auquel contribuent le pasteur P. Lovy et le père Jean Houel, pour retrouver Martin Luther dans les villes où il a exercé son influence. C'est ainsi qu'on se rendra à Lyon, puis à Augsburg, à Saint-Gall, à Zurich et à Genève, en passant par Strasbourg, Weimar et Nuremberg. L'itinéraire de juin sera très agréable à une époque où la nature est en pleine maturité.

Je regrette de n'être pas assez jeune pour pouvoir suivre les deux religieux et leur groupe. Par ailleurs, je dois repartir au Canada en avril, moment où la Côte a son aspect le plus rieur et le plus agréable.

Il faut noter ces initiatives de rapprochement entre des éléments religieux qui, dans le passé, se sont combattus si durement. On a l'impression que tout en n'effaçant pas l'histoire, on cherche à trouver un terrain d'entente. Il existe, même si les différences initiales n'ont pas disparu ; mais la lutte contre l'impiété est plus forte que tout. Pour combattre celle-ci, on cherche à s'entendre plutôt qu'à se heurter, ce qui est dans l'esprit de l'oecuménisme.

Évidemment, la langue commune aux deux éléments facilitent les choses ; elle n'est pas un facteur de division comme elle le reste dans notre pays, par exemple.

343



À deux ou trois reprises, j'ai vu un jeune homme assis sur le trottoir et demandant l'aumône ainsi : « J'ai faim. . . » Est-ce vrai ou faux ? Je n'en sais rien, mais à tout hasard, j'ai mis une pièce dans le chapeau déposé à côté de lui.

On rencontre toujours dans le même quartier, à Nice, une bohémienne – la même chaque fois. Jusqu'à l'année dernière, elle tenait un bébé dans ses bras ; maintenant, elle a un jeune enfant qui la suit. Il y a cinq ou six ans, à l'hôtel Plaza, on nous avait mis en garde : surtout ne donnez rien, nous avait-on recommandé. Elle en fait un métier.

C'est lamentable d'avoir à se méfier ainsi. S'il y a d'authentiques misères, il y a ceux qui de la pauvreté font une occupation.



À la télévision, l'on nous a montré hier soir Klaus Barbie, transporté dans un avion militaire français, qui se dirige vers Cayenne, en Guyane française. C'est un homme effondré, qui paraît sur l'écran quand il apprend qu'on le remène à Lyon pour être jugé pour ses crimes contre l'humanité, dit-on. Le temps ne les efface pas, note Raymond Aron dans *L'Express*. « Ils doivent être ni oubliés, ni pardonnés ».

Le procès s'annonce houleux, avec beaucoup de boue qui éclaircira bien des gens, je le crains.



Top télévision, note-t-on dans le *Quotidien*. Personnellement, je ne comprends rien à ce titre. Je crois deviner qu'il s'agit tout simplement d'une entreprise privée qui se propose de donner des programmes de qualité. Mais pourquoi employer ces mots anglais, qui ne veulent pas dire ce qu'ils sont censés désigner ? Évidemment, « télévision de qualité » est plus un titre de qualité qu'un nom d'entreprise. Mais pour ceux qui connaissent l'anglais, il y a dans *top télévision* une double faute de sens et de langue. Mais, dira-t-on, si *top télévision* vous a fait bondir, il a retenu votre attention. Faut-il, pour cela, employer des mots d'une autre langue, à tort et à travers ?

344

Cela pose également le problème de la télévision privée, opposée aux trois chaînes de la télé nationale. La première ne pourrait vivre que par la publicité bien conçue et non pas celle qu'on nous a habitués de voir aux chaînes I, II et III. Certains jours, la formule est lamentable.

Je ne critique pas pour le plaisir de dire du mal, mais parce que la publicité doit remplir son rôle. Pour cela, elle doit être vivante et efficace. . . Or, elle est superficielle et ennuyeuse à l'heure actuelle en France. On est bien loin de l'époque où les pneus Michelin annonçaient : « Voir Naples et ne pas creuser. . . » Ou encore ce fabricant de soutien-gorge, qui annonçait, pour faire valoir la qualité de son produit, la formule suivante : « Soutient les faibles, maintient les forts, ramène les égarés ». Si la formule n'était pas respectueuse, l'annonce était vraiment très drôle.



Un jeune couple a succédé au libraire où j'achetais mes journaux dans le passé. Ils vendent des livres également, mais leur métier a l'air de les ennuyer. On dirait qu'ils rendent service au client, alors que c'est celui-ci qui, en leur remettant son argent, leur permet de vivre. Ils sont jeunes tous deux. Il faudrait que quelqu'un leur dise : « Vous ne comprenez pas ce qu'est le commerce. Souriez donc à la clientèle ; soyez donc plus accueillants. Votre prédécesseur avait le sourire. Il était vraiment le libraire d'autrefois qui savait accueillir le chaland. Et ainsi, des relations amicales ne tardaient pas à s'établir. Tout cela compte dans le commerce si l'on veut réussir. » J'aurais

l'âge de donner ce conseil, mais je suis à peu près certain que le résultat serait mince, sinon nul. Et je me mettrais en colère. . .



Nous avons bien ri hier avec notre amie Marie Lanctôt. Germaine lui a dit : « Demandez à mon mari s'il connaît tel ou tel détail à propos d'un personnage du dix-neuvième siècle, qu'il a étudié. Il y a de fortes chances qu'il vous donne des détails précis. Mais n'essayez pas d'obtenir la date de naissance de ses petits-fils ; il ne s'en souviendrait sûrement plus ».

345

Notre amie nous a répondu ceci : « Gustave (son mari) était ainsi. Il ne se souvenait jamais de la date de ma naissance et de celle de mon anniversaire. Il aurait fallu que j'aie vécu vers 1492 pour qu'il se les rappelât ». Vous avons bien ri.

Avec nous, il y avait Mlle Gilberte Rochon, soeur de Fernand, Mme Lanctôt et M. & Mme Maurice Valiquette, venus à Nice pour fuir le froid et la neige, alors qu'hier il a neigé sur le centre de Nice. Inutile de dire que la neige a fondu aussitôt et que le lendemain, il n'y en avait de trace que dans nos boîtes à fleurs sur la terrasse.



Comme M. Claude Ryan, M. Joe Clark a été écarté de la direction de son parti. Et cela, paraît-il, à la suite de l'intervention des délégués de la province de Québec. On a été injuste envers M. Clark, comme on l'avait été envers M. Ryan, a noté un journaliste du *Devoir*. D'autres candidats se présenteront, mais en trouvera-t-on qui seront vraiment préparés à leur rôle et qui auront la valeur voulue ? La carrière d'un homme politique est devenue tellement instable qu'il est permis d'en douter. Et c'est vrai que le milieu politique se conduit bien mal envers ceux qui n'ont pas su obtenir la victoire.



En 1982, la balance commerciale a été favorable au Canada. La différence avec l'exercice 1981 est considérable : près de \$2 milliards, annonce *Statistique Canada*. En effet, si les importations ont augmenté, les exportations dépassent ce à quoi on s'attendait. Et cependant, par rapport au dollar américain, le dollar canadien reste faible. Il est fort, en comparaison du franc français, cependant. Ainsi, cette

année, ai-je eu, pour mes dollars canadiens, un taux variant de 5.46 francs à 5.86 ; ce qui rend le coût de la vie acceptable en France, cette année, quand on le compare à ce que la monnaie était il y a deux ans. J'ai acheté des dollars américains à 4 francs, me dit mon épicier, M. Vérolas, propriétaire de la ferme Saint-Isidore. Cela ne l'empêche pas de faire comme tout le monde et d'augmenter le prix des produits américains d'un tiers, dans le cas des dernières commandes. Je pense qu'en ce moment, il faut se limiter aux produits de la communauté européenne, lesquels sont déjà chers, il est vrai.

346



Max Gallo est candidat à la mairie. Un peu dédaigneusement, le maire, Jacques Médecin, disait de lui : « Sa famille est d'origine italienne, venue s'installer à Nice au début du siècle. Il ne parle même pas le niçois ! » Ce dialecte s'inspire, je crois, du provençal. Il a droit de cité puisqu'il existe des dictionnaires que connaissent les gens du cru, comme notre hôtesse, Mme McCumber. Comment expliquer cela, pense-t-on au premier abord ? C'est qu'elle est née à Nice, de parents niçois. Elle nous racontait qu'à vingt et un ans, elle aurait bien aimé avoir une voiture. Au lieu de cela, son père lui avait donné une clef en or pour la propriété qu'il lui offrait en cadeau. C'est là qu'au retour d'Amérique, après son mariage avec un Américain, Mme McCumber fit construire son hôtel, où l'on retrouve sous le nom d'un grand musicien français, une hôtellerie suivant la formule américaine du motel, à laquelle Mme McCumber a apporté quelques modifications qui en font une habitation agréable et facile à administrer, dans un monde où les syndicats rendent aléatoire et coûteuse la tâche de la direction.



22 février

Attiré par la qualité des collaborateurs et sa réputation remontant très loin en arrière, j'ai acheté le dernier numéro de la *Revue des deux Mondes*. Je suis désappointé devant les articles que j'y ai lus. Et cependant, il y a là des collaborateurs comme le père Carré, MM. Jean Guiton et Étienne Wolfe. Est-ce à la suite d'instructions données par la direction ou la faute des collaborateurs, mais comme leurs articles m'ont paru insignifiants ! Il est possible qu'on ne veuille pas autre chose qu'un essai, le nom de l'auteur seul comptant. C'est

la directive qu'on donnait autrefois à la Société royale du Canada, au moment de la réception d'un nouveau membre. Je n'en ai pas tenu compte, à ce moment-là. J'ai tout simplement pris vingt minutes, alors qu'on m'en avait accordé dix. J'ai pu ainsi traiter mon sujet sinon à fond, du moins en évitant de le présenter bien superficiellement. J'avais choisi de rappeler le souvenir de certains intellectuels, comme Étienne Parent, Errol Bouchette et Édouard Montpetit qui, à l'encontre du clergé, avaient essayé de convaincre le milieu francophone de s'orienter vers les affaires, dans un pays en plein essor. Depuis, les choses ont bien changé. Mais au dix-neuvième siècle et même au début du vingtième, seuls les moins doués ou les moins instruits s'orientaient vers le commerce ou l'industrie. Dans certains milieux, on en était venu à imaginer que l'instruction nuisait plus qu'elle n'était utile pour réussir dans les carrières économiques.

347



Hier, à l'opéra, concert consacré à Richard Wagner et destiné à rappeler l'oeuvre du grand compositeur allemand, né en février 1883. Le concert était suivi d'une conférence, puis d'un autre concert présentant des extraits d'opéras du maître. Le tout «*non stop*», comme le disait l'affiche, c'est-à-dire sans arrêt, continu de cinq heures trente à dix heures. La formule me déplait parce qu'elle force trop l'attention. J'aurais préféré avoir le même programme, réparti sur deux ou trois jours, au besoin.

Parmi les artistes, il y avait une cantatrice, taillée en armoire à glace. Elle était vêtue d'une robe très ample, qui accentuait des formes déjà lourdes ; mais avec quelle voix ravissante et quelle maîtrise elle chantait des airs qui exigent une cage thoracique développée ! Bêtement, je n'ai pas noté son nom.



À des amis venus boire un verre à notre appartement, je disais ce que coûtait maintenant à un étranger l'inscription aux grandes universités anglaises. Par exemple, à celle de Londres, il faut verser \$7,000 par an. C'est ce que *** a dû payer pour son entrée au *London School of Economics*. À l'époque où Jacques y était, je pense que le montant était limité à 40 livres, c'est-à-dire quelque deux cents dollars. Devant l'afflux des étudiants étrangers, le gouvernement a décidé de hausser considérablement le coût pour les non-

Britanniques, c'est-à-dire ceux qui ne paient pas les impôts exigés des Anglais. Si nous sommes sujets Canadiens, avec certains privilèges attachés au passeport britannique et même si nous avons la même reine que le Royaume-Uni, nous ne versons à l'État que les taxes perçues pour le Canada. C'est ainsi que le séjour à Oxford d'une amie de *** aura coûté quelque \$25,000 : montant qu'elle doit maintenant rembourser.



348

*** nous rappelait, à Montréal l'autre jour, cette réunion de jeunes avocats de la même promotion. Sur les quinze, trois seulement étaient dans des bureaux privés, les autres étant à l'assistance juridique. À un moment donné, comme certains déploraient ceci ou cela, elle leur dit : « Mais, pour l'amour de Dieu, ne vous plaignez pas ! Vous recevez un traitement plus élevé que le nôtre, vous avez la sécurité d'emploi et aussi des congés beaucoup plus longs, à la fin et durant l'année ». Il est vrai que l'assistance juridique est une école bien limitée.

Je pense qu'il y a là un exemple excellent de ce qui caractérise en ce moment l'emploi par l'État et par l'initiative privée. Jacques cherche à niveler les deux, mais y parviendra-t-il ? Il a contre lui la masse énorme des syndicats, mais pour lui la force du parti, tant que celui-ci l'approuvera.



Dans le *Devoir* du 5 février, il y a une bien amusante photographie de Jacques et de son chef. Lévesque le regarde de travers en ayant l'air de se dire : « Qu'est-ce qu'il me prépare encore. . . » Nous avons envoyé la découpe à Jacques. Il y a là un document qui est aussi valable qu'une caricature bien réussie.



Au dix-neuvième siècle, peut-on conclure qu'au Canada la langue a permis de conserver les traditions et la religion, tandis qu'au vingtième siècle, la langue est devenue l'élément de réaction contre l'assimilation ?

Il serait avantageux pour le groupe francophone d'admettre que l'anglais doit devenir la langue seconde, celle de la communica-

tion. Par là, il céderait sur un point très important au point de vue pratique, tout en gardant ses traditions au point de vue de la langue. Il ne faudrait pas céder tout, car le jour où ce sera fait, le groupe disparaîtra vite, comme en Louisiane où, après la vente de la Colonie par Napoléon, la transformation du milieu a été rapide. Dès la deuxième génération et devant l'arrivée des immigrants, le processus n'a pas traîné ; l'assimilation n'a guère exigé que deux générations, grâce à l'école unique.



349

Mon ami *** ne comprend pas le fait français au Canada. Il ne veut pas l'admettre ; en cela, il est très près de la pensée de M. Trudeau, je crois. Il n'admet pas que l'on veuille rester français dans un continent peuplé d'anglophones principalement. Matériellement, il a raison. Pour admettre l'attitude des francophones, il faudrait qu'il se rappelle son pays d'origine, la Hongrie, et sa réaction contre la Russie et le communisme.

Si la situation n'est pas la même, la réaction foncière du groupe hongrois est identique. Sauf que ce à quoi on s'objecte en Hongrie, ce n'est pas à la disparition de la langue, mais à un parti dont la toute-puissance s'exerce dans tous les domaines.



« Parizeau aurait soutiré illégalement \$10 millions aux consommateurs ». Voilà ce qu'affirme un journaliste dans son journal. S'agit-il d'un voleur, d'un escroc, d'une tire-laine ? Non, tout simplement du ministre des Finances et de la taxe dite d'ascenseur. C'est l'opinion exprimée par un député de l'Opposition également.

En politique, quand donc cessera-t-on d'écrire n'importe quoi sur n'importe qui ? Pour cela, il faudrait que les journalistes et certains politiciens comprennent le sens de l'étendue de leurs responsabilités et cessent d'affirmer ce qu'ils connaissent mal.



Robert et Monique seront à Paris dimanche. Durant son séjour, Robert doit aller à Bruxelles, à Helsinki, en Finlande, puis il viendra à Nice pour faire un tour d'horizon avec moi. C'est cela la vie du

réassureur. Plus jeune, j'ai fait des périple de ce genre, dont je sortais sinon épuisé, du moins bien fatigué.

La réassurance est à la fois un beau métier et une lourde charge. Au plus haut niveau, elle exige un bon estomac, un bon équilibre mental, un sommeil réparateur et un certain contrôle de ses nerfs, à une époque où tout va *cul par-dessus tête*. J'exagère ? À peine.



350

On reproche à la Caisse de Dépôts et de Placements de la province de Québec d'acheter les actions de compagnies, comme le Canadien Pacifique. Dans ce cas, on se prépare à passer une loi plafonnant à dix pour cent la part du capital détenu par la Caisse. On ne voyait aucun inconvénient, autrefois, à ce que, pour des raisons historiques, la majorité des actions soient à l'Angleterre. À la demande de la compagnie elle-même, on plafonne la Caisse, maintenant, pour éviter qu'avec un grand financier francophone, elle ne devienne l'actionnaire principal de la société. Quelqu'un cherche-t-il à condamner la Loi S-31 que *** propose au Sénat, ministre francophone ? Il n'en est pas à une erreur près, il est vrai. Il se considère *Canadian*, en affirmant ceci : « Avec ma famille, j'habite Ottawa, mes enfants y seront formés, et je paie mes taxes à la province d'Ontario ». Que pensent ses électeurs du Québec ? Je n'en sais rien, mais je note tout simplement la bêtise de ce ministre qui n'en est pas à sa première erreur grossière.

Le titre de *Canadian Pacific* ne semble pas justifier la cote de 41 qu'il a atteinte récemment, probablement à cause de la pression qui s'exerce sur elle dans le marché. Peut-être Peter Newman, qui s'est renseigné généralement sur l'*Establishment*, nous apprendra-t-il un jour ce qui se passe. À mon retour, j'en dirai un mot à mon fils. Il doit suivre de très près cette lutte d'un ministre obtu et têtue, avec cette Caisse qu'il a voulue et pour le fonctionnement de laquelle il s'était concerté avec le grand fonctionnaire français venu au Canada pour conseiller ceux qui songeaient à fonder la Caisse de Dépôts et de Placements. Depuis sa fondation, elle a accumulé des capitaux considérables (environ \$14 milliards en 1983). Si on lui a fixé comme but de bien faire valoir les fonds du public, on lui a permis d'acheter des titres de sociétés et, ainsi, de jouer un rôle dans l'avenir de l'industrie au Québec ou au Canada. C'est la raison pour laquelle la Caisse a pu

s'assurer un gros paquet d'actions à Domtar et au chemin de fer du Pacifique Canadien. En procédant de cette manière, elle a empêché que le siège social de ces deux très grandes entreprises ne se transporte ailleurs.



On parle beaucoup, en ce moment en France, de la nationalisation des grandes entreprises, à laquelle s'est livré le parti socialiste depuis mai 1981. L'avenir dira si celui-ci a eu raison ou tort. Il sera très difficile d'avoir la vérité, car il est très facile pour un gouvernement de ne pas tout dire. C'est ainsi que la Régie d'assurance automobile, dans la province de Québec, nous annonce d'excellents résultats pour les dommages corporels, en assurance automobile. Mais c'est elle qui fixe les tarifs et qui paie les indemnités, suivant un barème qu'elle a adopté, sans tenir compte de toutes les dépenses entraînées par les accidents d'automobiles dans la province de Québec. C'est ainsi que sont réglés les frais d'hôpitaux, de médecins et de produits pharmaceutiques par les autres régies, sans qu'on en tienne compte dans les chiffres de l'assurance automobile. « La loi ne nous force pas à le faire », répond très aimablement l'aimable femme qui préside aux destinées de la Régie. Et voilà. . .

351



Que sera pour Nice ce Palais des Congrès, dont la construction avance bien lentement, dans cette ville où rien ne va bien vite ? Hier, par exemple, je regardais un Maghrébin pelleter de la terre et des cailloux. Il serait intéressant de calculer à combien revient la demi-pelletée, car l'ouvrier – pardon, le travailleur – n'était pas pressé et il prenait un minimum à chaque pelletée. Deux Noirs faisaient, de leur côté, un travail sans hâte.

Il faut souhaiter que bientôt le Palais des Congrès joue un certain rôle, car Nice traîne bien loin derrière Monte-Carlo et Cannes. Pour avoir les concerts ou les spectacles plus intéressants, il faut aller dans ces deux villes, car depuis l'étonnante aventure du Palais des Congrès, le Casino Club apporte peu de spectacles valables, les grandes tournées allant à Cannes et à Monte-Carlo.

25 février

Vu hier un beau film sur l'Autriche. Quelle réaction extraordinaire a eue ce pays, amputé de la plus grande partie de son territoire après la guerre de 1914 et qui, malgré cela, en utilisant les cartes du tourisme et du travail libre, a su éviter l'écueil des grèves. Il est devenu prospère, après s'être débarrassé de la chape de plomb que le communisme faisait peser sur lui. Ce que peuvent faire des hommes intelligents et industriels, quand on les débarrasse de ce qui gêne ou entrave l'initiative individuelle !

352

Le cinéaste a compris ce que la montagne et la ville pouvaient donner au cinéma ; ce qui n'est pas toujours le cas. Si l'une se prête admirablement à la photographie, l'autre garde pour elle les secrets de son histoire, à moins que l'on ne sache les faire valoir.

À l'époque des Habsbourg, l'Autriche-Hongrie a été un grand pays, puis, sa puissance s'est écroulée. Sont restés les souvenirs d'un passé riche qu'on a su évoquer dans le cadre voulu. Or, Vienne, comme Salzbourg et Innsbrück, se prêtent admirablement à cette évocation du passé dans ce qu'il a de plus gracieux ou somptueux. C'est en partie le tourisme qui a permis à l'Autriche de se relever, après le départ des Russes.



Ce film nous a rappelé, à Germaine et à moi, le voyage que nous avons fait en Autriche, il y a plusieurs années, vers 1958, je crois. Nous avons été reçus à Vienne par un charmant homme, directeur de la *Hymath*. La compagnie faisait partie du groupe de La Paix que dirigeait à Paris notre amie, Mlle Jeanne Langlet. J'ai raconté comment M. Hiss nous avait pilotés avec un peu, non de méfiance au début, mais de retenue, dans cette ville que les troupes soviétiques avaient quittée peu d'années auparavant. Celle-ci revenait petit à petit à la vie en essayant, comme la Finlande, de ne pas blesser ses puissants voisins.

Je ne sais pas si on a toujours dans la ville cette énorme statue de Lénine, qu'on aurait voulu jeter à bas, mais qu'on avait gardée jusque-là par crainte des représailles. Que d'histoires pénibles nous avait racontées notre hôte, quand il s'était établi entre nous une atmosphère de confiance, née d'un goût commun pour la liberté, la musique, les gâteaux et les monuments, témoins d'un passé religieux ou civils lointains.